

La production de l'Opéra Bastille, en effet, n'a pas pris une ride. Quand on fait les choses intelligemment, sans verser dans la caricature complaisante ni dans la distanciation stérilisante, quand on parie sur le mouvement sans faire courir les chanteurs dans tous les sens au risque de les essouffler, on peut encore monter sans crainte des ouvrages d'Offenbach. On peut aussi faire évoluer les interprètes dans des décors et des costumes où la couleur n'est pas un objet de honte. C'est bien ce qu'a compris Jérôme Deschamps, aidé il est vrai par des chanteurs acteurs dont l'aisance scénique ne sert pas d'alibi aux insuffisances vocales. En d'autres termes, même si on ne distribuerait pas tout ce monde dans "Hérodiade" de Massenet ou dans "La Juive" d'Halévy, on n'a pas l'impression d'entendre ici ce qu'on appelle avec condescendance des voix d'opérette.

C'est d'autant moins le cas pour Michèle Lagrange, qui, tout en brûlant les planches, domine de haut la distribution et nous rappelle justement la différence qu'il y a entre l'opérette proprement dite et l'opéra-bouffe : ce dernier ressortit encore à l'opéra et le rôle de Fiorella est un rôle d'opéra, qui exige une voix, une technique et un style. Tout cela, elle le possède et l'utilise avec panache : on se demande vraiment pourquoi on parle finalement peu d'elle, qui représente le chant français bien mieux que d'autres dont on parle beaucoup. Belle prestation également de Doris Lamprecht, qui réussit à rendre crédible son travesti, mais doit rendre aussi son français plus intelligible. A l'autre extrémité, malheureusement, se situe Daniel Galvez-Vallejo, dont la voix ne veut décidément pas quitter la gorge, qui ne pourra guère continuer longtemps à chanter ainsi et qui, de plus, est bien emprunté dans les espagnolades du comte de Gloria-Cassis. Il alterne pourtant avec Rodolphe Briand dans Falsacappa : nous nous réjouissons d'avoir entendu ce dernier, un peu timide vocalement au début, puis de plus en plus sûr de lui.

Mais il n'y pas de bon spectacle lyrique sans chef, quels que soient, n'en déplaisent à certains beaux esprits, les mérites du metteur en scène. On doit donc souligner la qualité de la direction du jeune Philippe Béran, qui a fait ses premières armes dans sa Genève natale et qui entame sa deuxième saison comme chef associé de l'Opéra de Bordeaux. Lui aussi joue le jeu franchement, en misant sur le mouvement, mais un mouvement qu'il maîtrise et qui ne laisse rien au hasard : du coup, on redécouvre les couleurs de l'orchestre d'Offenbach, qui retrouve sa place parmi les plus grands représentants de l'école française. Vive Offenbach... ainsi conçu !

D. V. M. (29 décembre 1998)

Retour à la page principale [CLASSIQUE](#).

Nous écrire : [musclassic](#).

19/01/99 21:48

AOL, critique BRISANDS

29/12/98